

BIOPHILIA

| collection créée par Fabienne Raphoz |

Edward O. WILSON | *Biophilie*

Traduction Guillaume Villeneuve, n°1

Federigo TOZZI | *Les Bêtes*

Traduction Philippe di Meo, n°2

Thomas Henry HUXLEY | *Voyage sur le Rattlesnake*

Traduction André Fayot, n°3

Paul SHEPARD | *Nous n'avons qu'une seule terre*

Traduction Bertrand Fillaudeau, n°4

William BARTRAM | *Voyages*

Édition naturaliste établie par Fabienne Raphoz, n°5

Fredrik SJÖBERG | *La Troisième île*

Traduction Elena Balzamo, n°6

Aldo LEOPOLD | *Pour la santé de la terre*

Traduction Anne-Sylvie Homassel, n°7

K. SHANOR & J. KANWAL | *Les Souris gloussent, les chauves-souris chantent*

Traduction Bertrand Fillaudeau, n°8

Ernest Thompson SETON | *Lobo, le loup*

Traduction Bertrand Fillaudeau, n°9

Gwenn RIGAL | *Le Temps sacré des cavernes*, n°10

Dominique RAMEAU | *Sanglier*, n°11

Armand FARRACHI | *La Tectonique des nuages*, n°12

À paraître

Christine VAN ACKER | *La bête à bon dos*, n°13

Dominique Rameau

Sanglier



Biophilia

Le programme des parutions et le catalogue général sont en ligne sur :
www.jose-corti.fr

Maquette de couverture : *La Queue du Tigre*, Genève.

© Éditions Corti, 2017

n° d'édition : 2243

isbn 978-2-7143-1175-7

Aux Dralas et aux Verrier du Morvan

1 •

On quitte la grand-route, on traverse des bourgs, puis le car se met à passer ses vitesses ; il grimpe. Le paysage ce sont surtout des prairies, bordées de haies, des forêts. C'est tout vert. On arrive à Saint-Jean de Coeurty. Souriant, le chauffeur descend aider Sybille pour son bagage. Le car redémarre et s'en va.

On entend des oiseaux. Il y a beaucoup de fleurs au bord de la route. Dans le lointain, c'est un gros moteur immobile. Pas de maisons, ni de voitures, ni personne. Sybille reste interdite. Elle entend les graviers crisser sous ses semelles. Une petite route monte, une autre descend, et quant à l'autre, le car en vient. Partout il y a des cris et des choses. Elle sort son papier griffonné. Elle se dit que les indicateurs de chemins bénévoles oublient toujours des détails cruciaux, sautent des kilomètres peu intéressants, et qu'elle est là toute seule devant ces grafouillis qui vont la perdre. Rien que Saint-Jean de Coeurty déjà, c'est quoi ? Où ? Elle empoigne sa valise direction Vénitien. Tout est joli. Il y a des touffes de fleurettes blanches avec

d'autres grandes fleurs roses et encore d'autres fleurs. Les oiseaux piaillent, on entend même miauler dans les nuages, les branches se balancent, des vaches meuglent; on dirait que tout se défoule. Il y a de grands arbres, vraiment grands, avec des branches élégantes. Sybille est, déjà, fatiguée. Ça monte. Mais le bord de l'asphalte lui plaît, parce que des plantes s'y accrochent victorieusement, parce qu'on y voit des cailloux et des pierres. À un endroit il y a une touffe toute jaune de fleurettes nées juste au bord du macadam, et qui s'y vautrent de tout leur long. Enfin voici quelques maisons. Une seule est habitée. Des hirondelles qui passent à toute vitesse; une est perchée sur le fil électrique et crisse à tue-tête. *Fryy Fryy Fryy*. L'entrée est protégée par une petite verrière où pendent des manteaux, croissent des genres de plantes, s'accumulent des objets pratiques (bottes, seau, bâtons, il semble.) *Oh mais vous êtes toute mignonne dites-moi*. C'est une vieille dame toute maigre, très joyeuse. Elle lui indique la route de L'Homme. Elle dit qu'il ne pleuvra pas, qu'elle va cueillir des cannes de frânes et que décidément Sybille est bien mignonne. Qu'elle revienne la voir, oui. Sybille repart. Les hirondelles font de l'épate, elles lui effleurent les cheveux *Fryy fryy kibutchipp*. Il y a un âne qui se précipite quand il la voit approcher; mais elle ne peut que lui parler, et encore, elle ne sait pas si elle fait bien. Il y a aussi des vaches qui l'ignorent complètement. Mais l'âne braie vigoureusement parce qu'elle s'éloigne, *il a du coffre*. Après, ça ne correspond plus ni au croquis ni aux éclaircissements de la petite grand-mère. Et toujours ce tumulte des bêtes et des fleurs autour. Une plante très haute, ses fleurs sont des cornets collés, d'un bleu par-

fait, ses feuilles, des confettis planants. Certains gros insectes la doublent en la faisant sursauter. Une petite fourgonnette aussi la double, à l'arrière les portes ouvertes montrent des piquets, des paniers, des ficelles encore et un gros chien noir qui la regarde. Le pot d'échappement tente de l'étouffer raide. Sybille continue tout droit. À droite à gauche de toute façon ce sont des sentiers de rien. Revoilà la fourgonnette blanche, qui s'arrête à sa hauteur, un vieux bonhomme qui s'excuse, il n'a pas compris tout de suite qu'elle était perdue, mais où va-t-elle donc, elle qui est si mignonne ? Et il l'embarque ; le siège est défoncé, le chien respire dans son oreille, le vieux est de Maulot, près de Toulour, il revient de boucher un champ sur le travers là-bas, juste sous le Solon, – ou quelque chose comme ça. L'Homme. Il la dépose. Elle essaie de remercier, mais ne trouve rien à dire. Elle ne peut éviter une nouvelle dose de fumée noire. Restée seule, elle se rend compte qu'elle se sent perdue, qu'elle a peur, c'est ce qu'elle aurait pu dire. C'est la dernière maison, avec un perron et un escalier massif qui monte aux combles. De toute façon les autres ont l'air vides. Le vieux de Maulot l'a dit : que des Parisiens et des Hollandais. Il y a aussi des hirondelles ici, mais moins nombreuses. Elles tournent comme des avions à réaction. La maison tourne le dos à la route, qui d'ailleurs au-delà n'est qu'un chemin de terre. Une seule fenêtre, quelque part sur le grand mur. On accède à la façade à travers de l'herbe haute, des ronces et des fleurs (toujours ces grandes fleurs roses, de roses différents.) Contre la porte monte un chèvrefeuille impressionnant, tout fleuri. Des rosiers rabougris envahis d'herbe. Un arbuste desséché. Dedans ça sent le moisi

mais c'est ancien, avec une cheminée toute sale et des rangs serrés de poutres au plafond. Buffet à crédence, chaises en formica, armoire monumentale, tout est dépareillé et sale abandonné. Au fond de la chambre, Sybille ouvre grand la fenêtre, inspecte une salle d'eau à nettoyer en priorité, puis déballé ses bagages, à la fois chaleureux et ridicules, parce que dispersés ils ne parviennent pas à faire croire le lieu habité, encore moins par elle. Il faut ouvrir l'eau, l'électricité; protocoles précis et ennuyeux, qu'un papier *Accueil* moisi décrit. Dehors, elle voit du bois de chauffage, beaucoup d'outils dans une remise. La grange est fermée à clé. Elle se rend compte que la maison n'a pu être utilisée par Maître Lachambeaudie, jamais, car il n'y traîne rien qui soit digne d'elle; tout y est pauvre et de mauvais goût. Comment a-t-elle acquis cette maison? Elle décide de faire du feu. Le bois sent bon, il s'y accroche des toiles d'araignées pleines de poussière, de la vieille sciure. Des scarabées s'enfuient dans les recoins. Après un essai infructueux, le poêle cesse de fumer. Sybille range le sucre, le café, met de l'eau à cuire, puis retourne s'asseoir sur les marches du seuil. Ce sont des pierres lisses rectangulaires, avec entre de l'herbe, et, si l'on regarde bien, des fourmis, des brindilles, des noyaux, une coccinelle. Sybille regarde devant, c'est comme un panorama. Le ciel est parsemé de nuages blancs, avec un dessous plat plus sombre, comme s'ils s'étaient posés tous sur une même mer de vide. Sous le ciel, c'est arrangé avec des lignes, des courbes et des masses colorées, comme un tableau – elle se demande d'où lui vient pareille idée. Une clôture dont les poteaux sont tous de guingois, avec quatre rangs de barbelés; beaucoup plus loin, des collines se chevauchant

comme de grandes vagues, plantées de bois, de prairies où il y a des vaches blanches ; à droite, un chemin qui monte jusqu'à une crête et le ciel. Un oiseau se met à chanter à tue-tête, mais n'importe comment. À gauche, le hameau, deux trois autres maisons, qu'on ne voit pas parce que la route descend et tourne, bordée d'arbustes. Que va-t-elle faire maintenant ? Doit-elle regarder la nature ? Y a-t-il des choses à voir, genre château, cascade, volcan ? Et si quelqu'un apprenait qu'elle est là, qu'il y a une personne à L'Homme qui est là, toute tranquille, en tous cas là, – elle s'embrouille. Sybille fait un tour. Les maisons du hameau sont fermées, certaines abandonnées, avec des rideaux gris, des volets démembrés. Celles des Parisiens ou des Hollandais ont de beaux toits raides, mais semblent attendre. C'est un peu triste. Une source dégouline le long du talus – gouttes, fougères, mousses, petites plantes. Un merle noir s'enfuit en criant comme si elle voulait l'étrangler. Plus loin l'eau sourd au fond d'une petite construction en pierre, silencieuse, puis glisse dans un bassin. Il y a des bêtes qui flottent, des petits scarabées qui tournent et virent comme des fous, puis comme elle s'éloigne, des grenouilles qui se jettent à l'eau à contre-temps. À son retour, ça sent le feu de bois tout autour de la maison. Dedans, c'est le moisi encore. Sybille trouve un peu de matériel et s'acharne sur la salle de bains, aère les draps, balaie les mouches mortes, se fatigue une heure ou deux, relevant ses cheveux, allant jeter des seaux dans le champ plus loin, changeant la table de place, en vue de s'installer. Mais c'est en vain. Elle n'a pas assez d'affaires décidément.